

## La peur de l'obsolescence

*Pas le temps! Traité sur l'accélération*, de Lothar Baier,  
Traduit de l'allemand par Marie-Hélène Desort et Peter Krauss,  
Actes Sud, « Lettres allemandes », 221 p.

Stéphan Gibeault

Numéro 195, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2004). La peur de l'obsolescence / *Pas le temps! Traité sur l'accélération*, de Lothar Baier, Traduit de l'allemand par Marie-Hélène Desort et Peter Krauss, Actes Sud, « Lettres allemandes », 221 p. *Spirale*, (195), 39-40.

# LA PEUR DE L'OBSOLESCENCE

PAS LE TEMPS! TRAITÉ SUR L'ACCÉLÉRATION de Lothar Baier

Traduit de l'allemand par Marie-Hélène Desort et Peter Krauss, Actes Sud, « Lettres allemandes », 221 p.

*c'est cela qui se dit.* » Un patient à qui Roustang demande : « *Que sentez-vous?* » a une réponse insolite : « *Partout à la fois.* » Ce « partout à la fois » est le principal leitmotiv du livre et c'est peut-être lui qui a fait pousser mon envie de dire merci à François Roustang.

Il n'y a plus à trouver de sens à la vie, il y a seulement à y bouger le plus harmonieusement possible la durée de notre vie : « *Elle n'est pas autre, elle n'est pas au-delà, elle est ici dans les toutes petites choses, car il n'y a pour l'être humain que le goût fabuleux des insignifiances. Mais il suffit d'habiter ce dérisoire avec vigueur et détermination pour, à l'instant même, se sentir à nouveau dans la jeunesse de ce qui n'a pas encore eu lieu.* » Ce qui n'est pas là souvent, c'est l'union du corps et de l'esprit, le goût du jeu, l'harmonie entre les vivants, la joie simple d'être vivant au milieu d'un univers vivant. Ce qui est là parfois chez Roustang malgré son goût de la joie, c'est un léger dénigrement de notre vie : pourquoi parler d'*insignifiances*, de *dérisoire* alors qu'il a senti que « *La grande affaire, l'unique affaire, c'est de se laisser pousser par la vie* »? J'ai mis en exergue au livre de Roustang, cette phrase de Charles Péguy dans la *Deuxième élégie XXX* : « *Il suffit qu'un homme, fût-ce pour un temps, il suffit qu'une œuvre, fût-ce comme un éclair, échappe à cette universelle, à cette perpétuelle, à cette temporellement éternelle habitude, à cet universel émoi, à ce maître vieillissement, à ce vieillissement dominateur pour qu'aussitôt et par cela même et en cela seul ce soit cela le génie.* » Être génial, c'est simplement être ingénu, retrouver la nudité de l'enfant, son rire à sentir comment le monde est un grand jeu où tout se répond. L'enfant ne trouve rien d'insignifiant ou de dérisoire, il veut seulement sentir comment ça marche, ça vit, essayer différents gestes pour apprendre ce qui lui donne du plaisir, de la joie. L'hypnose paraît un chemin qui nous révèle que nos distinctions habituelles sont de petits textes durs qui nous masquent le grand contexte, la vie dans son enchevêtrement infini de gestes.

**E**SSAYISTE, romancier et traducteur (entre autres de Breton, Nizan, Sartre et Simone), Lothar Baier est l'un des intellectuels allemands contemporains les plus respectés en France depuis la parution de ses essais *L'entreprise France* (1989), *Les Allemands, maîtres du temps* (1991), *À la croisée des langues* (1997) — voir *Spirale*, n°159 — et de son roman *Le délai* (1992). À juste titre, il recevait en décembre 2003 le prix Gerrit-Engelke-Literaturpreis à Hanovre pour l'ensemble de son œuvre.

« *Lire était pour Montaigne le contraire d'un passe-temps. Le temps consacré à la lecture, c'était la durée d'un séjour dans le temps* », écrit Lothar Baier. Ici, n'ayez crainte d'en perdre : lire *Pas le temps!*, c'est en un sens accepter de prendre un peu du nôtre pour entrer dans celui de Baier, ne serait-ce que pour accéder à sa vision de l'évolution historique du temps qui aborde aussi bien le sociologique, le littéraire que le philosophique. D'ailleurs, en réponse à la question « comment désirons-nous vivre? », il invoque justement la possibilité pour les populations médiatisées de vivre dans un temps hybride : « *savoir vivre dans plusieurs temps à la fois, dans le sien propre et dans celui d'autrui.* » Il s'agit en somme de vaincre sa peur de l'obsolescence.

## Suivre le rythme

Tout commence à l'ère industrielle avec l'apparition du train qui permet à l'homme de franchir des distances en un temps record, créant ainsi l'impression de « rattraper » les retards, de « gagner » du temps. Dorénavant, le temps peut être géré et devenir « profitable ». Une course folle aux nouvelles techniques s'enclenche donc dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, que l'on pourrait définir, comme le rapporte Baier, par le terme « *accélérisme* » inventé par Musil dans *L'Homme sans qualités*, « *c'est-à-dire l'intensification maximale de la vitesse de l'expérience vécue fondée sur la biomécanique du sport et la précision du trapéziste* ». Malgré le gain incomparable du temps sur l'espace, certains effets néfastes de l'accélérisme, comme la nervosité et la neurasthénie, renommées « stress » vers 1939, puis finalement « dépression », se font de plus en plus sentir. Baier cite Erhenberg qui, dans *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, écrit : « *La dépression est une pathologie du temps (le déprimé est sans ave-*

*nir) et une pathologie de la motivation (le déprimé est sans énergie, son mouvement est ralenti et sa parole est lente)* ». Bref, il s'agit d'une maladie du temps et de l'accélération évoquant en tout point une stagnation tributaire d'un monde dominé par les médias qui sont, au dire de Sylviane Agacinski dans *Le passeur de temps*, « *des machines à temps* » qui écrasent le temps. L'information et l'événement sont alors aplatis puisque l'accélération et le flot d'images et d'informations arrivant aussi bien par la télévision, le cellulaire, le télécopieur, le courriel que la page Web créent de cette façon une surcharge de la mémoire.

On pense ici à la formule de Paul Virilio (*La vitesse de libération*) selon laquelle « *le temps véritable n'est plus le temps de la succession, mais le temps de l'exposition* », l'accélération du temps faisant en sorte que la « *mémoire vive* », celle du quotidien, s'épanouit au détriment de la mémoire totale, durable, qui, par effet contraire, compense en « *deletant* » ce trop-plein, pour prendre le mot de Régine Robin dans *La mémoire saturée*. À cet égard, Baier souligne aussi bien le caractère innovateur d'Hitler en tant qu'individu tout à fait moderne (en désignant son souci et sa peur de manquer de temps pour réaliser ses projets de vie, de ne pas faire coïncider le temps de son existence avec le temps de l'histoire) que la coïncidence entre le temps de vie d'un individu et celui du temps du monde qu'apporte l'idée de la cryogénie. Malheureusement, « *l'accélération, considérée à l'origine comme un moyen de prendre l'histoire en main, a échappé au contrôle des rationalistes et s'est alliée avec la technique et l'économie pour former une puissance qui ne se laisse plus gérer.* » Ainsi, avec l'agonie de l'accélération mécanique naît l'accélération numérique et biologique prônant un présent totalitaire, un présent global, en même temps, il va de soi, que se manifeste le début de l'agonie (au sens grec de « lutte, angoisse ») de l'humain malgré un temps que l'on souhaite de plus en plus élastique.

## Le temps élastique

Les choses, les événements et les faits ont une portée de courte durée : « *le temps manque pour permettre une adaptation quelconque* », constate Baier. Pourtant, s'il y a un terme qui témoigne de l'homme dans le monde actuel, c'est bien celui d'adaptation — au sens strict d'une

Philippe HAECK

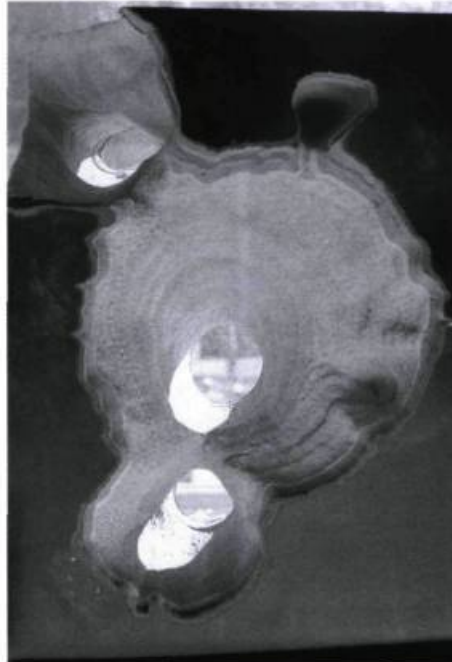
« appropriation aux conditions internes et externes de l'existence qui permet à l'organisme de durer et de se reproduire ». Bousculé de toutes parts, l'homme se doit de s'adapter à de nouveaux facteurs environnementaux s'il veut survivre. Baier explique que d'après Niklas Luhmann, « l'accélération serait désormais l'allure imposée à toutes les sociétés modernes si elles veulent survivre et se perpétuer ». Autrement dit, l'accélération aurait remplacé l'adaptation. La nouveauté ne résiderait pas tant dans le fait que cette adaptation est nouvelle, mais dans le fait que la vitesse sans cesse accélérée avec laquelle apparaissent ces facteurs bouscule l'humain qui ne peut que réagir rapidement afin d'échapper au pire.

Heureusement, l'effet d'accélération fait en sorte que, pris dans un maelström perpétuel, les hommes n'ont pas le temps de réfléchir à ceci qu'ils pensent déjà à cela. Toute activité devenant retard, le visionnement d'un film, la lecture d'un livre (et même d'un article) ou une recherche sur le Web agissent comme un temps élastique, un faux-semblant de suspension du temps qui se termine inévitablement par une accélération du retour au travail ou aux obligations. Comme l'écrit Baier, « indéniablement, quelque chose ne tourne pas rond si le gain de temps, objectif qui avait déclenché toutes ces transformations techniques et économiques aux conséquences destructrices, exige lui-même un sacrifice de temps en constante augmentation ».

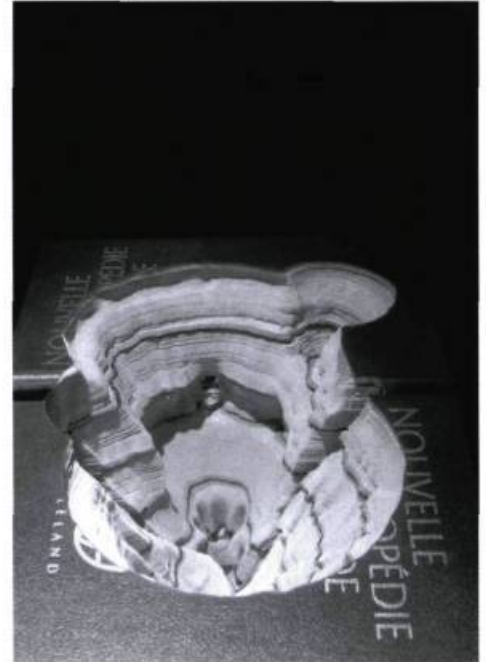
## De la « surface » aux profondeurs

La force du traité de Lothar Baier réside à mon sens dans le fait qu'il aborde cette omniprésence du temps en montrant toute la friabilité qui le sous-tend. Ainsi, tout en retraçant l'évolution historique du concept temporel, qui passe d'un état passif à un contrôle du temps survenu avec l'ère de l'industrialisation, Baier relève les différents enjeux que comportent les techniques modernes pour gagner du temps en tentant toutefois de ne pas en perdre. « La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle inaugurerait cependant une longue période d'évolutions foudroyantes où l'accélération technique avait pu s'installer et s'approcher d'un avenir dans lequel temps physique et temps social coïncideraient heureusement en surmontant tous les décalages et tous les retards. Mais à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, de telles perspectives d'avenir se sont transformées en illusions du passé. »

Cette accélération qui semble sans fin, sans décélération possible, ne serait toutefois qu'un leurre, qu'une question de perception, puisque la productivité hérite inévitablement d'un plafond limite. Selon Baier, il s'agirait de ne pas se laisser bernier par la « surface de l'utilisateur » (concept lié à l'utilisation d'un ordinateur, spécifiquement à l'écran) qu'il considère comme « une métaphore-clef de notre civilisation actuelle ». Ainsi, les contemporains seraient partiellement victimes d'une illusion créée par cette « surface » sans cesse changeante qui les in-



Guy Laramée, *Lune*, 2002, Encyclopaedia Britannica, 23,5 cm × 2,6 cm × 30,5 cm.



Guy Laramée, *Sinking*, 2002, Encyclopaedia Britannica, 23,5 cm × 2,6 cm × 30,5 cm.

cite à ralentir le tempo. Mais à qui sert ce tempo ? Aux politiciens et aux grandes entreprises, bien sûr. Baier fait un constat fort pertinent de l'évolution de l'homme passant du statut de citoyen à celui de consommateur et aujourd'hui d'« utilisateur ». Comprenons que cette « surface » n'est qu'affaire de chiffres et d'argent. La « surface de l'utilisateur » est une forme sans fond. Qui plus est, cet « utilisateur », qu'on nomme très souvent également « usager » — fourre-tout bien connu dans lequel on met pêle-mêle les déficients, les handicapés, les patients, les piétons, les randonneurs, les citoyens, les internautes, etc. — devient uniquement le consommateur d'un produit avant de devenir un « utilisateur » ne valant guère mieux que la machine ou l'objet dont il tente de tirer profit. Rappelant parfois le ton d'Ignacio Ramonet, Baier en vient à un constat qui mérite un temps de réflexion : « Le temps du compte à rebours possède donc une structure suicidaire, libérée par le désaccouplement du temps physique et du temps social. Il ne sert à rien de casser l'horloge : le temps qui reste diminue, seul le rythme de cette diminution reste incertain. Le point zéro approche sans que quiconque puisse calculer ou prévoir le moment précis. »

Victime d'un imaginaire collectif qui a servi à inventer une gestion du temps par le travail, l'industrialisation, l'économie et la consommation, l'homme n'arrive plus à maintenir le monstre

qu'il a su créer jadis. De l'industrialisation à la mondialisation en passant par l'accélération, d'une gestion du temps à la quasi-abolition de celui-ci par son caractère d'immédiateté, l'intérêt marqué pour la mémoire semble être à l'image d'une société empreinte de vitesse et en proie à certaines craintes face à l'avenir, à l'éventualité de son propre oubli. Un futur incertain rappelle un passé oublié.

La « surface » deviendra-t-elle le gouffre de la modernité ? Et la peur de l'obsolescence saura-t-elle pousser l'utilisateur dans ce gouffre ? « Créer, ce serait donc pouvoir croire au temps. Croire que la mémoire puisse encore aider à vivre. Que le futur puisse surprendre. Que le présent ne soit pas qu'absence », écrit lumineusement Alain Médam dans *La tentation de l'œuvre*.

Et si, après tout, l'avenir de l'homme ne reposait pas nécessairement sur un ralentissement, mais sur un chemin de traverse, non pas un chemin vertical, mais latéral ? Il s'agirait peut-être d'effectuer ce « pas de côté » qu'évoque François Ricard à propos de l'art romanesque de Milan Kundera dans *Le dernier après-midi d'Agnès* ; ce « pas de côté », Lothar Baier a su le faire en se mettant à l'écart pour observer le temps passé et réfléchir sur celui qu'il nous reste.

STÉPHAN GIBEAULT